

LE BULLETIN

DES

RECHERCHES HISTORIQUES

VOL. XLVII

LEVIS, OCTOBRE 1941

No 10

PRÊTRES SÉCULIERS ET RELIGIEUX QUI ONT EXERCÉ LE MINISTÈRE EN CANADA (1691 - 1699)

1691

Jésuite. — *Julien Bineteau*. Né à La Flèche, France, le 13 mars 1653; arrive en 1691. Missionnaire chez les Abénakis, à la rivière Chaudière (1692-1693); chez les Outaouais, à Michillimakinac (1693-1696); chez les Illinois, à Kaskaskias (1696-1699), où il décède le 24 décembre 1699. *De Roch*, v. III, p. 539; *Thwaites*, v. LXV, p. 263.

Sulpiciens. — *Michel Caille*. Né au diocèse de Bourges, France, en 1665; arrive en 1691. Curé de la paroisse de Notre-Dame, à Montréal (1694-1696); supérieur des Soeurs de la Congrégation (1692-1697); aumônier des religieuses de l'Hôtel-Dieu (1699-1708). Décède le 19 juillet 1708.

Maurice Quéré de Fréjuron. Né à Châteauneuf, France, le 22 septembre 1663; arrive en 1691 et retourne en France en 1692. Revient en 1698, et est missionnaire des Sauvages à la Montagne, au Sault-au-Récollet de 1698 à 1721, au lac des Deux-Montagnes de 1721 à 1754. Décède à Montréal le 7 août 1754.

1692

Pierre Pocquet. Né en France en 1667; arrive en 1690 étant dans les ordres mineurs; reçoit le sous-diaconat, le 3 mars 1691; le diaconat . . . , ordonné . . . Directeur au séminaire de Québec (1692-1705); nommé chanoine de la cathédrale le 14 août 1698; curé de la cathédrale (1707-1711); confesseur des religieuses de l'Hôtel-Dieu de Québec (1706-1707)-(1709-1711). Décède à Québec le 16 avril 1711.

Claude Bouquin. Né en France; arrive en 1692. Curé de Champlain (1692-1697); retourne en France en 1697. Archives du Séminaire de Québec, lettre O, no. 7. feuillet 4ème.

Jean Hérault. Né en France; arrive en 1692 (du diocèse de Troyes; reçoit le sous-diaconat le 14 septembre 1692; ordonné... Desservant à Saint-Jean et à Saint-François, I. O. (1692-1693); retourne en France en 1693, probablement. Voir: *Bulletin des Recherches Historiques*, v. 31, p. 156.

Etienne Vallet. Né à Heurtenau, diocèse de Lisieux, France; fils de Philippe Vallet et de Blanche Lecourt. Reçoit la tonsure à Québec le 20 mai 1684; les ordres mineurs, le 5 mars 1689; le sous-diaconat, ... le diaconat le 19 décembre 1692; est ordonné le même jour. Nommé chanoine de la cathédrale le 16 février 1693. Procureur au séminaire de Québec (1687-1690); va en France avec Mgr de Saint-Vallier en 1690 et revient en Canada en 1697. Retourne en France en 1699 et meurt à l'abbaye de Bénévent en 1712.

Récollets. — *Juconde Drué*. Arrive en 1692; aumônier de l'Hôpital général (1693-1698); desservant à Saint-Nicolas (1718-1720); aumônier à Chambly (1721-1722)-(1723-1724). Décède à Paris le 20 juillet 1739, à l'âge de 75 ans.

Bonaventure Flicourt. Né en France; desservant à Saint-Laurent, I. O. (1696-1697); à Lotbinière en 1697. Décède à Verdun, France, le 8 juillet 1709, à l'âge de 45 ans.

Bertin Mullet. Né en France; missionnaire à Saint-François-du-Lac (1692-1693); à Contrecoeur (1696-1697); à Saint-Nicolas (1702-1703); maître des novices à Québec en 1702. Missionnaire à Rimouski en 1703; supérieur et curé aux Trois-Rivières (1703-1705). Meurt à Versailles le 10 juin 1740, à l'âge de 76 ans.

Guillin ou Guislin Beaudoin. Arrive en 1692; ordonné à Québec le 14 septembre 1692 (du diocèse de Cambrai). Missionnaire à Beaumont et à Saint-Michel (1692-1697); à Sorrel (1697-1698). Décède le 2 juin 1737 à Bethleem en France. Archives de l'Archevêché de Québec, *Registre A*, p. 307-308.

Séculiers. — *François de Montigny*. Né au diocèse de Paris; reçoit le sous-diaconat à Québec, le 19 décembre 1692; le diaconat le 1er février 1693; est ordonné le 8 mars 1693. Curé de l'Ange-Gardien de Montmorency (1693-1694). Nommé vicaire général du diocèse de Québec le 16 octobre

1697. Missionnaire chez les Tamarois (1698-1700); en France (1700-1701); missionnaire en Chine (1701-1710). Procureur du Séminaire des Missions Etrangères de Paris, à Rome (1711-1720); au Séminaire des Missions Etrangères, à Paris (1720-1740); procureur du Séminaire de Québec, à Paris (1740-1742). Décède à Paris le 19 décembre 1742. Voir: *Bulletin des Recherches Historiques*. v. 31, p. 171.

Augustin Dauric. Né en France, au diocèse de Grenoble; reçoit le sous-diaconat, à Québec, le 19 décembre 1692; le diaconat le 1er février 1693; est ordonné le 8 mars 1693. Desservant de Saint-Pierre et de Saint-Laurent, I. O. (1693-1696); curé en titre de Saint-Pierre (1693-1713) où il décède le 10 mai 1713.

Nicolas de Leuze. Né en France, au diocèse de Toul; reçoit le sous-diaconat, à Québec, le 1er février 1693; le diaconat le 8 mars et est ordonné le 21 mars 1693. Nommé chanoine de la cathédrale le 16 avril 1693. Curé de Sainte-Anne-de-la-Pérade (1693-1712). Retourne en France en 1712, et intente, en 1715, un procès au chapitre de Québec pour se faire payer ses honoraires de chanoine. Meurt en France.

Jean-Daniel Testu. Baptisé à l'Ange-Gardien de Montmorency, le 1er août 1670, fils de Pierre Testu et de Geneviève Rigault. Reçoit la tonsure, le 19 décembre 1692; les ordres mineurs, le 1er février 1693; le sous-diaconat, le 8 mars; le diaconat, le 21 mars, et est ordonné le 25 octobre 1693. Curé de Saint-Augustin (1694-1701); passe en France en 1702. Mgr Tanguay dans son *Répertoire* dit qu'il fut missionnaire chez les Tamarois et qu'il y fut assassiné en 1718. Aucun document de l'époque confirme cette assertion.

Récollets. — *Hilaire Hilaire*. Né en France; aux Trois-Rivières (1693)-(1695-1696); à Sorel (1698); à Saint-Michel de la Durantaye (1701-1702); à Saint-Augustin (1703-1704). Décède à Paris le 21 avril 1713, à l'âge de 67 ans.

Laurent Gaschils. Né en France; missionnaire à Sorel (1693-1697).

Florentin Favre de Bellerocche. Né au diocèse de Cambrai, en France; reçoit la tonsure et les ordres mineurs, à Québec, le 14 septembre 1692; le sous-diaconat, le 19 décembre; le diaconat, le 20 décembre et est ordonné le 1er février 1693. Missionnaire chez les sauvages Micmacs à Miramichi

(1704); sur la rive sud du fleuve des Trois-Pistoles à Rimouski (1709-1710); à Champlain (1711-1712). Retourne en France et meurt à Paris le 18 juillet 1726, à l'âge de 56 ans. Archives de l'archevêché de Québec. *Registre A.* p. 308-309-314.

Elisée Crey. Né à Bourges, au diocèse de Besançon, en France. Reçoit la tonsure et les ordres mineurs, à Québec, le 14 septembre 1692; le sous-diaconat, le 19 décembre, le diaconat, le 20 décembre, et est ordonné le 1er février 1693. Aumônier au fort Naxouat, sur la rivière Saint-Jean, au Nouveau-Brunswick (1695); curé aux Trois-Rivières (1697-1699). Décède à Paris le 7 mars 1743, à l'âge de 75 ans. Archevêché de Québec, *Registre A.* p. 308-309.

Daniel Dumoulin. Né en France; maître des novices à Québec en 1693; y décède le 25 juin 1712, à l'âge de 61 ans.

1694

Séculiers. — *Alexis Fleury - Deschambault.* Baptisé à Québec le 15 avril 1672, fils de Jacques-Alexis Fleury-Deschambault et de Marguerite Chavigny de la Chevrotière. Reçoit la tonsure, à Québec, le 19 décembre 1692; les ordres mineurs, le 1er février 1693; le sous-diaconat, le 8 mars 1693. Passe en France où il est ordonné en 1694. Missionnaire en Acadie, à Pentagouet (1697-1698); aux Mines (1698), où il décède le 29 août 1698. Voir: *Bulletin des Recherches Historiques*, v. 22. p. 206.

Jésuites. — *Pierre de Lagrené.* Né à Paris le 12 novembre 1659; arrive en 1694. A Québec (1694); préfet des classes au Collège de Québec (1694-1716); desservant, en même temps, des Hurons à l'Ancienne-Lorette (1695); à la Jeune-Lorette (1702-1703). Supérieur à la résidence de Montréal (1716-1718); au Sault Saint-Louis (1719); de nouveau supérieur à Montréal (1721). Au Collège de Québec où il décède en 1736. *De Roch.* v. III, p. 384; *Thwaites*, v. LXXI, p. 158.

Pierre-Gabriel Marest. Né à Laval, en France; arrive en 1694 et part de suite pour la Baie d'Hudson avec d'Iberville. Aumônier au fort Bourbon (1694-1695); fait prisonnier par les Anglais et conduit en Angleterre (1696); en France (1697). Missionnaire aux Illinois, chez les Kaskakias

qu'il accompagne dans leur migration au fort de Chartres (1697-1714). Décède en cet endroit le 15 septembre 1714. *De Roch*, v. III, pp. 277-539; *Thwaites*, v. LXV, p. 264.

Pierre-François Pinet. Né à Périgueux, France, le 11 novembre 1660; arrive en 1694. Missionnaire à Michillimackinac (1694-1696); chez les Illinois où il fonde la mission de l'Ange-Gardien, à Chicago (1696-1697); chez les Tamarois, à Cahokia (1697-1702); chez les Kaskaskias, (1702-1704) où il décède en 1702. *De Roch*., v. III, p. 550-568-572; *Thwaites*, v. LXIV, p. 278.

Jacques-Philippe Ruel. Né à Alençon, France, le 9 novembre 1673; arrive comme scholastique et enseigne la grammaire et la rhétorique au Collège de Québec (1694-1696); retourne en France en 1699. *De Roch*., v. III, p. 368.

Sulpiciens. — *Réné Charles de Breslay*. Né au Mans, France, en 1658; gentilhomme servant de la Chambre du roi; arrive en 1694. Curé d'office de la paroisse de Notre-Dame-de-Montréal (1696-1703). Desservant au haut de l'Île de Montréal (1703); réunit les sauvages Nipissings à l'île aux Tourtes et y demeure jusqu'en 1719; fait trois voyages en France pendant cet espace de temps (1707, 1714 et 1719). Missionnaire à l'île Saint-Jean, au Port Lajoie (1721-1723); à Beaubassin, en Acadie (1723); va en France (1724). Curé de Port-Royal (1724-1730), où il a de sérieux démêlés avec le gouverneur Armstrong. Rappelé en 1730 en France il décède le 4 décembre 1735.

Yves Priat. Né le 12 avril 1669 au diocèse de Quimper; arrive le 3 août 1694. Curé de Notre-Dame-de-Montréal (1694-1717); vicaire général du diocèse de Québec. En France (1717-1720); de nouveau curé de Notre-Dame (1721-1725); retourne en France en 1725 et meurt le 12 janvier 1743.

Claude-Charles LeBreton. Né en France; arrive en 1694. Curé de la Pointe-aux-Trembles de Montréal (1694-1699); desservant à Sorel en 1703; retourne en France en cette même année.

Récollets. — *Omer des Boeufs*. Né en France; maître des novices à Montréal en 1694.

Remi Le Ricq. Né à Gouy, au diocèse d'Arras; reçoit la tonsure et les ordres mineurs à Québec, le 14 septembre 1692;

le sous-diaconat, le 1er février 1693; le diaconat, le 8 mars 1693; ordonné . . . Missionnaire à Beaumont et à Saint-Michel (1694); décède à Vitry, France, le 24 janvier 1736, à l'âge de 67 ans. Archives de l'Archevêché de Québec. *Registre A*, p. 308, 314 et 315.

Félix Cappes. Né en France; desservant à Saint-Nicolas (1694-1700)-(1714-1718); à Beaumont et à Saint-Michel (1695); à Saint-Antoine de Tilly (1700-1714-1718); à Lotbinière (1700-1713); à Sainte-Croix (1713-1718).

1695

Séculier. — *Ovide Calon*. Né en France; desservant à Beauport (1700-1701); à Saint-François, I. O. (1701-1702); décède à l'Hôtel-Dieu de Québec le 20 juin 1702.

Jésuites. — *François-Jean-Jacques Bradechale*. Né en France; arrive en 1695 et retourne en France en 1696, où il décède le 2 septembre 1739.

Récollet. — *Onuphe Godefroy*. Né au diocèse de Cambrai, en France; reçoit la tonsure et les ordres mineurs à Québec, le 14 septembre 1692; le sous-diaconat . . . le diaconat, le 1er février 1693; ordonné . . . Missionnaire à Saint-Thomas de Montmagny (1695-1696); à Saint-Laurent, I.O. en 1700. Décède à Vitry, en France, le 29 janvier 1705, à l'âge de 35 ans. Archives de l'archevêché de Québec. *Registre A*, pp. 309-311-315.

1696

Séculiers. — *Balthasar-Michel Boutteville*. Né dans la paroisse de Saint-Germain-le-Vieux, à Paris; fils de Lucien Balthasar Boutteville et de Charlotte Cricancourt. Reçoit la tonsure à Québec, le 3 décembre 1695; les ordres mineurs, le 17 mars 1696; le sous-diaconat, le 7 avril; le diaconat, le 21 avril; est ordonné le 17 juin 1696. Missionnaire chez les Tamarois (1699-1701); chez les Natchez (1701); à la Mobile, Louisiane (1702-1703); en France (1703). Fait prisonnier sur la *Seine* avec Mgr de Saint-Vallier et conduit en Angleterre (1704); libéré et retourne en France (1709); revient en Canada (1710), et décède à l'Hôtel-Dieu de Québec le 28 avril 1711.

Ignace-Germain Hamel. — Baptisé à Québec le 21 juil-

let 1672, fils de Jean Hamel et de Marie Auvray. Reçoit la tonsure le 3 décembre 1695; les ordres mineurs, le 17 mars 1696; le sous-diaconat, le 7 avril; le diaconat, le 21 avril et est ordonné le 6 juin 1696. Directeur, procureur et second assistant au Séminaire de Québec (1696-1732); nommé chanoine de la cathédrale le 26 novembre 1712. Décède à Québec le 6 septembre 1732. Voir: Mgr Amédée Gosselin: *L'instruction au Canada sous le régime français*, p. 406.

Nicolas-Michel Boucher. Baptisé à Boucherville le 15 novembre 1672, fils de Pierre Boucher et de Jeanne Crevier. Reçoit la tonsure, le 3 décembre 1695; les ordres mineurs, le 17 mars 1696; le sous-diaconat, le 7 avril; le diaconat, le 21 et est ordonné le 6 juin 1696. Curé de Sainte-Anne-de-Beau-pré (1698-1702); de l'Ancienne-Lorette (1705-1707) et desservant de Saint-Augustin en 1706 et 1707; curé de Saint-Jean, I. O. (1707-1727). Confesseur des religieuses de l'Hôpital général (1730-1733) où il décède le 31 juillet 1733.

Récollet. — *Maxime Brache*. Né en France, desservant aux Trois-Rivières et à la Baie-du-Febvre (1696-1697). Décède à Clamency, France, le 29 juin 1705, à l'âge de 45 ans.

1697

Séculier. — *Antoine Gaulin*. Baptisé à Sainte-Famille, I. O. le 17 avril 1674, fils de François Gaulin et de Marie Rocheron. Reçoit la tonsure le 3 décembre 1695; les ordres mineurs, le 17 mars 1696; le sous-diaconat, le 7 avril; le diaconat, le 21 avril 1696, et est ordonné le 21 décembre 1697. Curé à Beaumont (1698); missionnaire chez les Abénaquis, à Panaouské (1698-1724); vicaire-général de l'Acadie (1698-1724) et de Terre-Neuve (1704-1724). Retiré à Québec (1724-1740) où il décède, à l'Hôtel-Dieu, le 6 mars 1740.

Jésuites. — *Joseph-Antoine Poncet*. Né en 1652; meurt le 12 août 1697, en se rendant au Canada, *Thwaites*, v. LXXI, p. 159.

Augustin Leblanc. Né à Auxerre, France, le 23 novembre 1649; arrive en 1697. Missionnaire des Abénaquis, à Saint-François de Sales, rivière Chaudière; retourne en France, en 1700, après le départ de ceux-ci pour Saint-François-

du-Lac et Bécancourt. Décède à Beaugency le 26 février 1723. *Thwaites*, v. LXXI, p. 159.

Sulpiciens. — *Gilles-Marie de Cély*. Né au diocèse de Vannes, en Bretagne. Ordonné en 1697, s'embarque pour l'Acadie et meurt en s'y rendant.

Colomban Drolan. Né au diocèse de Saint-Brieux, en Bretagne. Décède sur le vaisseau qui le transportait en Canada le 12 juin 1697. Inhumé à Kamouraska.

Michel de Villermola. Né à Charmey, Suisse. Arrive en juillet 1697. Curé de la Prairie-de-la-Madeleine (1702-1706); de Lachine (1706-1717). Accusé de jansénisme, il retourne en France en 1718 et meurt vers 1758.

Récollets. — *Pierre Lepoyvre*. Né à Reims en 1669. Dessert les habitations de Beaumont au Cap-Saint-Ignace (1697-1704). Supérieur aux Trois-Rivières (1705-1709); missionnaire à Beaumont et à Saint-Michel (1711-1713); supérieur à Montréal en 1715. Missionnaire à Saint-Nicolas (1721); à Chambly (1722-1723). Curé et gardien du couvent des Trois-Rivières (1723-1729). Aumônier de l'Hôpital général de Québec (1734-1738); décède subitement à Québec le 19 février 1741.

Nicolas-Bernadin Constantin. Né en France; missionnaire aux Trois-Rivières (1697-1702); dessert Longueuil à diverses reprises de 1706 à 1729. Décède au Canada en septembre 1730, à l'âge de 66 ans.

1698

Séculiers. — *Thomas-François Poncelet*. Né en France; ordonné à Québec le 16 février 1698. Curé de l'Ancienne-Lorette (1698-1700); de Saint-Laurent, I. O. (1700-1712) où il décède le 30 août 1712 (1).

Guillaume-Augustin Séré de la Colombière. Né au diocèse de Grenoble, en Auvergne; reçoit le diaconat à Québec, le 21 décembre 1697; est ordonné le 16 février 1698. Aumônier de l'Hôpital général (1698-1712); nommé chanoine de

(1) Le même probablement que *Pierre* mentionné dans le *Répertoire* de Mgr Tanguay, comme ordonné le 16 février 1698 et qui serait décédé le 24 novembre 1700. D'après le *Répertoire*, Thomas-François aurait été ordonné le 26 novembre 1692; il n'y a pas d'acte de prêtrise sous ce nom dans les registres de l'archevêché de Québec. Voir: *Registre A*, p. 803; acte de la prêtrise de *Pierre Poncelet*.

la cathédrale, le 26 novembre 1712. Décède à l'Hôpital général le 23 décembre 1712.

Georges Coeur de Roy. Né en France; reçoit le sous-diaconat à Québec, le 21 décembre 1697; le diaconat, le 16 février 1698 et est ordonné le 23 février. Curé à Saint-Jean, I. O. avec desserte de Saint-François (1698-1701); retourne en France en 1701.

Louis Mathieu. Né au diocèse de Paris; reçoit le diaconat à Québec, le 21 décembre 1697; est ordonné le 16 février 1698. Desservant au Cap-Saint-Ignace (1698-1700); premier curé en titre de cette paroisse avec desserte de l'Islet (1700-1701); retourne en France en 1701.

Jean-Marc Bergier. Né au bourg de Thain, sur le Rhône, au diocèse de Vienne, dans le Dauphiné. Arrive en 1698; missionnaire chez les Tamarois (1699-1707) où il décède d'épuisement le 9 novembre 1707. Nommé vicaire général pour les pays de l'Ouest le 6 juillet 1700. *Thwaites*, v. LXVI, pp. 256-262.

Jésuites. — *Joseph de Limoges.* Né à Vannes, Bretagne, le 19 septembre 1668. Arrive en 1698; missionnaire chez les Oumas, en Louisiane (1700-1703); retourne en France en 1703 et meurt à Vannes le 30 janvier 1704. *De Roch* v. III, p. 576; *Thwaites*, v. LXV, p. 266.

Jean Mermet. Né à Grenoble, le 23 septembre 1664. Arrive en 1698; missionnaire chez les Miamis, à la rivière Saint-Joseph (1698-1702); accompagne Charles Juchereau de Saint-Denis dans son expédition à l'Ohio en 1702; missionnaire chez les Illinois, à Kaskakias (1702-1716), où il décède le 15 septembre 1716. *De Roch*, v. III, p. 548; *Thwaites*, v. LXXVI, p. 339.

Récollets. — *Olivier Goyer.* Né en France; 10ème commissaire-provincial à Québec (1698-1701); prononce l'oraison funèbre du comte de Frontenac en 1698. Meurt à Saint-Denis, France, le 8 octobre 1721, à l'âge de 58 ans.

Alexis Lecourt. Baptisé à Québec le 6 mai 1673 sous le nom de Raphaël, fils de Michel Lecourt et de Louise Leblanc. Reçoit la tonsure et les ordres mineurs, le 29 septembre 1697; le sous-diaconat, le 21 décembre; le diaconat, le 16 février 1698; est ordonné le 23 février 1698. Missionnaire aux Trois-

Rivières (1698-1699); décède à l'Hôpital général de Québec en mars 1702. Archevêché de Québec. *Registre A.* p. 801-802-803-804.

1699

François-Michel Leveyer. Arrive en Acadie en 1699; nommé curé aux Mines par lettres de Mgr de Saint-Vallier le 26 juin 1700. Retourne en France la même année.

L'abbé Guay. Arrive en Acadie en 1699; curé des Mines (1700-1702) retourne en France en 1702.

Jésuites. — *Pierre de la Chasse.* Né à Auxerre, France, le 7 mai 1670; arrive en 1699; missionnaire à Pentagouet (1700-1718); supérieur de la mission canadienne à Québec (1718-1726); directeur du collège de Québec (1726-1749), où il décède le 27 septembre 1749. *De Roch.*, v. III, p. 443. *Thwaites*, v. LXVI, p. 346.

Joseph Aubery. Né à Gisors, France, le 10 mai 1673; arrive en 1695; reçoit le sous-diaconat, le 19 septembre 1699; le diaconat, le lendemain et est ordonné le 21 septembre 1699. Missionnaire des Abénaquis, à Medoctec (1700-1708); à Saint-François-du-Lac (1708-1755), où il décède le 2 juillet 1755. *Thwaites*, v. LXVI, p. 344.

Jean-Baptiste Chardon. Né à Bordeaux, le 27 avril 1672; arrive en 1699. Missionnaire au lac Saint-Jean (1699-1700); à Michillimakinac (1700-1705); à la Baie Verte et à Saint-Joseph des Miamis (1705-1729). Curé à Saint-Laurent, I. O. (1729-1731); supérieur à Montréal (1733-1738); fait un voyage à Chicoutimi avec le Père Jean-Baptiste Maurice (1740); retiré à Québec (1738-1743), où il décède le 11 avril 1743. *Thwaites*, v. LXVI, p. 347.

Jean-André Bauric ou Boré. Né à Clermont, Auvergne, le 10 novembre 1665. Arrive en 1699, et retourne en France en passant par le Mississipi en 1702.

Jacques Duperet. Né à Nantes, France, le 17 juillet 1679. Arrive encore scholastique en 1699; professeur de grammaire au Collège de Québec (1699-1705); retourne en France en 1705.

Jean-Pierre de Malmemmain. Né au diocèse de Rouen le 27 décembre 1677. Arrive encore scholastique en 1699. Reçoit la tonsure et les ordres mineurs à Québec le 19 septembre

1699; enseigne la grammaire au Collège de Québec (1699-1702); retourne en France en 1702.

Récollets. — *Lazare Pariset*. Né en France; missionnaire au Cap-Saint-Ignace et à l'Islet (1699). Décède à Metz le 21 novembre 1742, à l'âge de 80 ans.

Laurent Vattier. Né à Chalons, France; missionnaire à Batiscan (1699-1701); puis dans la région de Québec (1701). Retourne en France et meurt à Paris le 6 avril 1718, à l'âge de 61 ans.

Romuald Lebrun. Né en France; desservant à Sorel (1699-1700); à Saint-François-du-Lac (1700). Maître des novices à Québec en 1716; décède à Québec, le 1er septembre 1731, à l'âge de 60 ans.

Michel Bruslé. Né en France; desservant à Contrecoeur, à Verchères et à Saint-Ours (1699-1703); missionnaire à Rimouski, chez les Micmacs (1706-1708)-(1718-1719); à Miramichi (1706-1718); au Port Lajoie, à l'île Saint-Jean (1720-1721); à la Baie Saint-Paul (1722-1723); meurt supérieur du couvent des Récollets, à Montréal, le 7 septembre 1724, à l'âge de 50 ans.

Samuel Enthéaume. Né en France; supérieur du couvent et curé des Trois-Rivières (1699); missionnaire à la Baie-du-Febvre (1699-1700). Décède à Rouen, France, le 7 décembre 1742, à l'âge de 75 ans.

Benjamin Delorme. Du diocèse de Paris, reçoit le diocèse, à Québec, le 20 septembre 1699; est ordonné le 21 septembre 1699; missionnaire à Contrecoeur (1699); aumônier au fort Chambly (1700-1702); brûlé dans l'incendie d'une partie de ce fort en février 1702. Il avait 27 ans. Archevêché de Québec, *Registre A*. p. 807.

Jean-Capistran Chevreau. Né à Plaisance, Terre-Neuve. Ordonné aux Trois-Rivières le 19 juillet 1699. Dessert par intervalle le fort Chambly (1708-1712) puis Niganich, île du Cap-Breton, jusqu'à sa mort (1733).

Abbé Ivanhoë Caron.

LES P'TITS CHARS D'AUTREFOIS

Au mois de septembre 1939 nous avions l'agréable tâche de faire voir à un abbé français, en séjour à Montréal, les coins historiques de la ville ainsi que les quartiers excentriques intéressants. Comme nous étions arrêtés près d'un carrefour, deux dames surgirent devant notre auto, l'une disant: "Vite, dépêchons, le *char* est arrêté" ! . . . Et l'abbé français de s'exclamer: "On dit donc ici *char* pour *tramway*. C'est épatant. Au fond vous avez raison. Un *char* c'est une grande voiture et c'est de la bonne vieille langue. Je me délecte à entendre ces archaïsme au lieu des anglicismes".

Lecteurs, qui voyagez en toute saison dans les trams électriques très confortables (lorsque vous avez un siège), sachez qu'il n'en a pas toujours été ainsi et vos pères ont connu une époque où le voyage en voiture publique n'offrait pas tous les agréments, car l'évolution des "p'tits chars" n'a pas été effectuée en un tournemain.

New-York eut des tramways à traction "chevaline" en 1832 (1). Toronto et Montréal en 1861, mais ce qu'on ne nous dit pas généralement c'est que Montréal agita la question des voitures urbaines publiques dès le printemps de 1860; qu'il se trouva des citoyens prêts à financer une semblable entreprise et que le 12 septembre 1860 le Conseil de ville de Montréal arrêta officiellement les règlements que devaient observer la compagnie qui allait se fonder. Ces règlements étaient copieux et on a plaisir à les lire après tant d'années écoulées. Pour le voiturage, la ville assez peu étendue alors, était cependant partagée en quatre districts: 1.— Rues Notre-Dame, St-Antoine et Craig. 2.— Rues Ste-Catherine, St-Laurent, etc. 3.— Rue Dorchester. 4.— Rues McGill et Wellington. Le public devait payer 5 sous pour un voyage dans un district, 6 sous pour deux, 8 sous pour trois et 10 sous pour les quatre. Inutile d'ajouter que bien peu de ce qui fut alors rédigé après mûre réflexion est encore en vigueur.

(1) Suivant l'assertion du *Sun* de New-York. En ce cas, le Nouveau Larousse ferait erreur lorsqu'il déclare que les tramways à chevaux ne furent établis qu'en 1842 à New-York et par un ingénieur français nommé Loubat.

Dans le district no 1, le plus populeux, les voitures devaient circuler à 15 minutes d'intervalle de 6h. du matin à 8h. du soir, puis à 30 minutes de 8h. à 10h. Dans les trois autres districts les tramways ne passaient que toutes les 30 minutes et, de 6 à 8 heures. (2)

Les règlements étant acceptés de part et d'autre, la *Montreal Passenger Railway Co.* naquit en vertu d'une loi sanctionnée le 18 mai 1861.

Bientôt on se mit à l'oeuvre. Les travaux commencèrent surtout rue Notre-Dame, toutefois la pose des rails sans saillie se fit lentement et les premiers minuscules véhicules ne purent circuler qu'au mois de novembre. Et l'hiver se présenta, il fallut donc remiser les voitures roulantes et les remplacer par des véhicules sur patins dans lesquels pour se garantir du froid, le plancher était couvert d'une épaisse couche de "pesat" (3).

Pendant une trentaine d'années on ne déblaya les rues couvertes de neige et de glace qu'après les "sourires du printemps."

Entre l'été et l'hiver, dans les demi-saisons, les chars, à cause de l'état des chemins impraticables étaient remplacés par des omnibus à quatre roues qui allaient cahin-caha, d'une ornière en une autre. Toujours, les employés étaient exposés aux intempéries. L'été, le charretier se tenait debout sur le devant des voitures, l'automne, le printemps et l'hiver il était assis emmitouflé sur un siège, nécessairement à l'avant des sleighs ou des omnibus. Quant aux "conducteurs" ils se maintenaient tant bien que mal sur un marchepied hors du véhicule. Dans les grands froids, pour se réchauffer ils trottaient parfois derrière la voiture en se frappant les bras ou la poitrine.

Personne ne se plaignait alors, ou l'auto était inconnu et les chemins étaient sillonnés de traîneaux de toutes sortes attelés de chevaux aux harnais desquels on suspendait obligatoirement des clochettes ou des grelots (4). Par beau temps et belle voie, quel joyeux tintement carillonnait dans l'air.

(2) En 1885, rues St-Antoine et Craig, il y avait un "service de 9 minutes".

(3) Paille de pois.

(4) On exigeait ces sonneries pour avertir les passants. C'est ainsi qu'on claxonnait au bon vieux temps.

Les chars à chevaux ne pouvaient avancer qu'à petite vitesse. Un règlement leur défendait de faire plus de *six milles à l'heure*. Une autre cause de la lenteur fut celle-ci : l'été, à cause du peu de largeur des rues, il n'y avait qu'une "track" et les chars se déplaçant en sens inverse se rencontraient sur des voies d'évitement et pas toujours à la minute. Pour comble, on avait la faculté de monter dans le "char" ou d'en descendre où l'on voulait.

A ce sujet la *Gazette* du 25 octobre 1889, signalait un fait qui ne fut pas fréquent. Une fois, rue Sainte-Catherine, un tramway arrêta près de la rue Drummond, une dame descendit, alla faire des achats dans l'épicerie du coin et remonta. Vingt-cinq passagers furent contraints d'attendre !!! Faut dire que le conducteur était en faute, car ce genre d'arrêt était contraire aux règlements.

Les chars d'été furent de trois sortes. D'abord fermés, puis avec une impériale comme à Londres et à Paris. Cela ne dura pas longtemps, ce nous semble. Pourtant c'était très agréable *quand il faisait beau*, et la jeunesse aimait beaucoup grimper sur l'impériale. Plus tard, on eut, les chars ouverts des deux côtés. Les jours de pluie, on rabattait des toiles pour garantir plus ou moins les clients. Sur ces chars les bancs étaient en rangées horizontales. Sur les deux derniers bancs "les passagers pouvaient fumer". Pour faire la perception, le conducteur se trimbalait sur le long d'un marchepied qui régnait le long du côté droit du char, ce qui exposait l'employé à être frôlé par les voitures et il se produisit des accidents.

La perception des "passages", se faisait non pas en entrant comme aujourd'hui, mais à l'intérieur. Tout d'abord, le conducteur n'eut qu'un sac de cuir en bandoulière mais la Compagnie s'aperçut de quelque chose et on essaya de contrôler la recette en obligeant le conducteur à tenir compte de chaque entrée, soit par un cadran automatique ou par un poinçon, soit par des tirelires, enfin on imagina la boîte fixe et on exigea le prix à l'entrée.

La traction chevaline des tramways donna lieu à des scènes pénibles. Par exemple pour monter la rue St-Laurent, il fallait au commencement des pentes accentuées ajouter une *span* de renfort, c'est-à-dire deux chevaux à ceux qui tractionnaient ordinairement le véhicule. Dès que la *span* était en

place, les charretiers incitaient à tirer, en vociférant et en fustigeant les chevaux qui "suaient, soufflaient, souffraient", comme l'attelage du coche dont parle le bon Lafontaine.

Autre scène. La surface des rails était au niveau du chemin et le moindre obstacle faisait dérailler le p'tit char. Pour le basculer où il devait être, le "conducteur" s'armait d'une sorte de levier qu'il plaçait devant une des roues égarées, puis le charretier forçait les chevaux "à coups de sacres, et de fouets" à marcher de l'avant. Si l'on ne réussissait pas parce que le char était trop rempli on faisait descendre les occupants et la tempête recommençait.

Les rues n'étant que macadamisées, on imagine ce que cela signifiait les jours de pluie. Quelles éclaboussures et quelle boue.

* * *

Avec l'année 1892 on décida de remplacer la traction animale par l'électricité, mais la chose ne se fit pas sans protestation. Une partie des directeurs et des actionnaires ne pouvaient accepter le changement. Ils apercevaient la perte grande qui en résulterait pour la province. Songez à ce qu'il fallait de foin, d'avoine, de paille, de "pesat", de harnais et de chevaux. Cultivateurs, éleveurs, marchands de cuir, selliers, carrossiers perdraient du coup un revenu annuel considérable, mais le progrès triompha. Quelle ne fut pas la stupéfaction des citadins de voir défiler par les rues des *p'tits chars* surmontés d'une *brimbale* et sans traction apparente !!!

Ces tramways étaient aussi menus que les précédents. Pour les chauffer, l'hiver, il n'y avait qu'une mignonne fournaise au centre du véhicule et c'était le conducteur qui devait entretenir le feu.

* * *

Comme tous les services publics, les tramways n'ont pas échappé à l'ironie des humoristes et les anciens se rappellent la chanson alerte de la demoiselle qui doit rejoindre son ami à telle heure. La scène se passe à Paris où "chars" n'acceptent qu'un certain nombre de "passagers", et la pauvrete se lamente :

"V'la l'tramway qui passe, tout le long, le long du boulevard. Mais il n'y a jamais de place et l'on s'trouve en retard" . . . Et l'ami Ernest est là-bas qui l'attend . . ."

Montréal eut sa chanson, pas fameuse, mais elle eut de la vogue parce que dite par les Delville qui savaient faire valoir n'importe quoi. Leur chant avait pour titre "les p'tits chars" et débutait ainsi :

"Une chose magnifique,
Comme invention électrique,
C'est bien les chars, sapristi,
Pas les grands, mais les p'tits.
Les p'tits chars, les p'tits chars
Sont réellement commodes,
Les p'tits chars, les p'tits chars
Y a rien d'mieux qu'les p'tits chars.

L'été c'est très agréable
Sitôt qu'on sort de table,
Pour cinq cents, c'est pas cher,
En char on va prendre l'air . . . etc."

Il y aurait bien d'autres choses à rapporter, qui feront le sujet d'un autre article.

E.-Z. Massicotte

ÉDUCATEURS D'AUTREFOIS: F. X. TOUSSAINT

Monsieur Toussaint, professeur original mais excellent pédagogue, savait rendre ses classes de géographie et de mathématiques des plus intéressantes. Il fut professeur à l'École normale de 1857 à 1894.

M. Toussaint est décédé à Québec, le 2 décembre 1895, à l'âge de 75 ans.

En 1893, en compagnie de son confrère, M. Napoléon Lacasse, M. Toussaint célébrait ses noces d'or d'enseignement.

Voici quelques détails biographiques sur ce maître émérite dont les rares survivants de ses anciens élèves conservent toujours un excellent souvenir.

M. François-Xavier Toussaint naquit au début du dix-neuvième siècle, le 1er mars 1821, à Saint-Jean de l'Île d'Orléans.

Il reçut ses premières notions de lecture, de catéchisme, de grammaire et d'arithmétique à l'école de son village natal, alors dirigée par un Français nommé Descombes. Cet instituteur improvisé ne possédait que des connaissances rudimentaires en grammaire et en arithmétique. Descombes avait

déserté d'un navire anglais mouillé dans la rade de Québec et était allé se fixer à Saint-Jean.

Était-ce un fils d'émigré réfugié en Angleterre au temps de la Révolution? C'était possible.

En quelle année vint-il se fixer à Saint-Jean de l'Île, je l'ignorais.

Comme le jeune Toussaint entra au Séminaire de Québec à l'âge de 13 ans, c'est-à-dire en 1833, il est possible que Descombes arriva à Québec vers 1825, sous le règne de Charles X, alors que les relations de la France avec l'Angleterre étaient normales.

Voulant plus de précision, je consultai l'*Histoire de l'Île d'Orléans*, publiée en 1867 par L.-P. Turcotte, l'auteur du "*Canada sous l'Union*".

Une note précieuse que Turcotte consacra à l'instituteur Descombes, éclaircit le mystère. Voici cette note :

"M. Pierre Descombes a été près de vingt ans instituteur de l'Île d'Orléans. Il était né à Bordeaux, paroisse de Ste-Croix, le 19 janvier 1746. Il servit sous Napoléon dans la marine, et fut fait prisonnier et jeté dans les pontons ancrés dans la Tamise. Affaibli par les souffrances qu'il y endura, il eut le malheur d'accepter du service dans la marine anglaise contre sa patrie. Il assista à la bataille d'Aboukir et à celle de Trafalgar, et vit tomber à ses pieds l'amiral Nelson, frappé d'un coup de feu. Vers l'année 1810, tourmenté par l'idée de sa position, et mû par les sentiments d'un repentir honorable, le vaisseau dans lequel il se trouvait étant dans la rade de Québec, il résolut de désertir, et se jeta à l'eau avec son frère, qui avait jusqu'alors partagé son sort. Il parvint à gagner terre, mais il eut le malheur de voir périr son frère dans les eaux du Saint-Laurent. Il se retira à l'Île d'Orléans, et, possédant une certaine éducation, il se livra à l'enseignement de la jeunesse, état qu'il exerça près de vingt ans. Comme il n'y avait pas encore d'écoles, il passait par les maisons. Il fut dans la suite tantôt l'instituteur de l'école de St-Jean, tantôt de celle de Ste-Famille. Il est mort en 1858, à l'âge patriarcal de 111 ans et dix mois; il conserva jusqu'à ses derniers moments toutes ses facultés intellectuelles. Il était le doyen des instituteurs du Canada, et peut-être du monde entier."

A l'âge de 12 ans, l'élève Toussaint quitta l'école primai-

re et poursuivit ses études au Séminaire jusqu'à la dernière année de philosophie, exclusivement. Il débuta dans sa vie de jeune homme d'une façon assez mouvementée. A sa sortie du Séminaire, il partit pour la Nouvelle-Orléans, où il passa l'année 1842. Au cours de ce voyage en Louisiane, le jeune Toussaint étudia le génie civil. Mais il ne put continuer ses études; la fièvre jaune le chassa du pays fondé par d'Iberville.

Revenu à Québec, M. Toussaint se crut appelé à la profession médicale, mais son père l'en dissuada.

Il eut alors la bonne idée d'aller consulter son ancien professeur du Séminaire, l'éminent abbé Holmes. Celui-ci lui dit, sans phrases: "Entre dans l'enseignement, c'est ce que tu as de mieux à faire".

Le jeune Toussaint écouta le conseil de l'excellent psychologue qu'était l'abbé Holmes: il devint maître d'école. Il enseigna pendant 5 ans à Saint-Jean de l'Ile, sa paroisse natale, puis 4 ans à Saint-Laurent.

Dans ces deux postes, M. Toussaint acquit une réputation de *bon maître*: ce qui lui valut d'être nommé professeur au collège commercial et industriel de Saint-Michel (Belle chasse), fondé en 1853, par le curé de cette paroisse, Messire (comme l'on disait alors), Messire N.-C. Fortier et la commission scolaire de la paroisse.

M. Toussaint contribua beaucoup au succès de ce collège où il enseigna durant 4 ans.

En 1857, lors de l'établissement de l'Ecole normale Laval, la réputation acquise à Saint-Michel conduisit M. Toussaint dans cette nouvelle institution, pleine de promesses. Il eut l'honneur d'y être nommé premier professeur, poste qu'il occupa jusqu'à sa retraite en 1894.

M. Toussaint, de façon originale, à la vérité, fut vraiment un bon professeur. Ses classes étaient bien vivantes, particulièrement celles de géographie, pendant lesquelles il nous faisait voyager agréablement à travers le monde.

J'ai conservé un bon souvenir de M. Toussaint, comme élève, et aussi comme son collègue à Laval, de 1889 à 1894.

M. Toussaint publia plusieurs manuels scolaires, favorablement appréciés à l'époque où ils parurent: un traité d'arithmétique, une histoire du Canada et une géographie.

Il convient de rendre hommage aux anciens: ils ont bien mérité de la patrie.

C.-J. Magnan

LES FRÈRES BOIVIN

Dans le *Bulletin des Recherches Historiques*, numéro de décembre 1938, un correspondant demandait des lumières sur les trois frères Boivin, François, Charles et Guillaume.

Voici ce qu'on peut en dire, en compilant les actes de notaires conservés aux Archives judiciaires de Québec, les *Relations des Jésuites* et les recensements.

Dès le 28 novembre 1646, François Boivin signe devant Bancheron un contrat avec Louis Drouard, qu'il nomme "compagnon charpentier".

Le 1er mai 1648, François Boivin "demeurant de présent en la Nouvelle France", passe devant le notaire Lecoutre un marché avec Jean Bourdon, représentant la Communauté des habitants de la Nouvelle France, "pour faire et construire de son d. Mestier de charpentier, une esglise scize aux 3 Rivières de soixante pieds de long et vingt quatre pieds de large de dehors en dehors et de hauteur douze pieds du depuis le dessoubz de la solle jusques au dessus de la parme (panne) ou sablière avec un comble fermé, en sept cartiers dans led. comble il ny aura qu'une traverse au dessus de la place ou pourra être la ballustrade, et une Crouppe au bout, où sera scitué le Mre autel et en l'aue bout un pignon droit, le tout formé et conditionné suivant l'art de charpentier, etc. . . , etc.

Le 10 mai de la même année, Lecoutre passe un Brevet d'apprentissage entre François Boyvin "Maître charpentier estant de présent demeurant en la Nouvelle France" et Jean Fouvreau, fils de Mathurin, auquel il doit apprendre "son dit mestier de charpentier".

Guillaume Audouart "commis au greffe des Trois-Rivières", passe un marché, le 12 février 1649, entre François Boyvin, "maître charpentier demeurant au dittes Trois Rivières" et "honorables hommes Jacques Hertel bourgeois et demeurant au dittes Trois Rivières" pour construire une chapelle "qui sera attachée à l'église que led. Boivin a accepté de faire pour la Communauté des habitants de la nouvelle France, laquelle chapelle aura quatorze pieds de largeur et seize de profondeur suivant et conformément au plan de dessin qu'il a mis entre les mains du Sr. de La Potterie.

Le 23 février de la même année, Audouart passe un autre marché entre François Boivin, de Trois-Rivières, et Jehan Godefroy "commis et agent es dittes Trois Rivières, pour Messieurs de la Communauté de la Nouvelle France" pour construire un hangard propre à faire de la Brique. Le lendemain, autre contrat entre François Boyvin et plusieurs soldats au fort et habitation des Trois Rivières qui s'engagent à couper "quatre cens de chevrons" pour la personne de François Boyvin.

Le 1er juin 1649, le R. P. Buteux, supérieur de la résidence de la Compagnie de Jésus aux Trois-Rivières, déclare qu'en vertu de la Commission qui lui a été donnée par ses Supérieurs, auxquels monsieur l'abbé de la Magdeleine a donné le droit et le pouvoir de distribuer les terres qui portent son nom sur le Cap des Trois Rivières et au dessous, il a désigné quatorze concessions de deux arpents chacune de front sur la grande rivière . . . "Les noms donc de ceux à qui les susdites concessions ont été accordées sont François Boyvin, etc."

Le 24 juin de la même année, François Boivin s'oblige envers Jean Bourdon, procureur et commis général de la Communauté de la Nouvelle France, pour construire la charpente de la première église des Trois-Rivières. Ce marché conservé aux Archives de Québec, a été reproduit dans le *Bulletin des Recherches Historiques*, N° de juin 1925, p. 192.

Le 18 novembre 1655, François Boyvin achète de Pierre Nolin dit La Fougère et de Marie Gachet son épouse, habitants demeurant à Québec, une habitation scise en l'Île d'Orléans "consistant en quatre arpens de front sur Le grand fleuve St. Laurent et en profondeur jusques à moitié de la traversée de l'Isle borné d'un costé aux terres appartenantes à Jean Baliac & d'autre costé aux terres de Simon Lereau, d'un bout aux terres non concédées et d'autre bout au fleuve St. Laurens", etc.

Voilà donc le "maître charpentier" devenu propriétaire d'une terre dans le domaine de Lirec. Il continue d'exercer son métier à Québec puisque le 21 novembre 1655, au parloir extérieur du monastère des Ursulines, la Mère Marie de l'Incarnation, alors supérieure du Monastère, passe devant Audouart avec François Boivin un contrat de construction pour

la charpente de l'église de son couvent, incendié le 30 décembre 1650.

Pour la première fois, on voit apparaître ici le nom de Charles Boivin, frère de François, qu'on pourrait appeler un spécialiste en construction d'églises et de chapelles. Il semble que Charles Boivin soit le dessinateur ou l'architecte du groupe des trois frères. Par ailleurs, nous savons maintenant que Charles et Guillaume Boivin, frères, sont des "donnés" des Jésuites. Les *Relations* mentionnent plusieurs fois leurs noms, ils accompagnent les Pères dans leurs courses apostoliques, vivent dans leur ombre et disparaissent sans que ni le lieu ni la date de leur décès soient connus.

Donc, François Boyvin reconnaît et confesse "avoir promis et promet aux RR. MM. Religieuses Ursulines du couvent et séminaire de Québec présentes et acceptantes pour toute la communauté des dites Religieuses . . . de faire et parachevé bien et deument comme il appartient au dire douvriers et gens a ce cognoissant tous et chacuns les ouvrages de charpentes cy après mentionnés suivant le dessein qui a esté dressé par Charles Boivin et mis es mains du dit François Boivin et paraphé par les dites parties et moy Notaire soubsigné *ne varietur* et a l'Instant rendu & mis es mains du dit entrepreneur scavoir la charpente d'une Eglise de soixante pieds de long et vingt quatre de large le tout de dedans en dedans a rond point par le bout ou debvra estre placé l'autel et un pignon du costé de l'entrée de plus un perron et une chapelle le tout tenant a la dite eglise etc., etc. selon le modèle mis es mains du dit François Boivin et fait par Charles Boivin . . ."

Au premier volume de leur ouvrage *Les Ursulines de Québec* à la page 255, nous montrent une gravure représentant cette petite église, oeuvre des frères Boivin, et le pensionnat du monastère "bâti en 1651, brûlés en 1686".

Le 15 juillet 1657, François Boyvin signe au contrat de mariage de Jacques Greslon et de Jeanne Vignaud, passé par Audouart, à Québec. Est-ce à titre de parent ou d'ami des parties? On ne sait.

François Boivin "demeurant à Québec, le 21 septembre 1657", juge à propos de vendre sa propriété de l'Île d'Orléans qu'il avait acquise de Pierre Nolin en 1655. Le greffe d'Audouart reçoit l'acte de vente.

Et les entreprises se continuent pour le maître charpentier, qui construit successivement une redoute pour le Sr. Madry, en la Côte de Notre-Dame des Anges; un "charny" pour le Sieur Couillard de Lespinay, "à la descente de la Coste de M. Couillard;" etc., etc.

Le recensement de 1666 donne 50 ans à François Boivin, veuf, demeurant à Beaupré chez son neveu, Pierre Boivin et Tiennette Fafard, sa femme. Le 10 avril 1672, François Boivin "demeurant ordinairement en cette ville de Québec" baille à titre de loyer pour deux années consécutives et *deux dépouilles* (récoltes) à Martin Bouffard, six arpents de terre nette, prête à ensemençer, sur sa concession en l'Île d'Orléans. On ne retrace pas, au greffe de Québec, le titre de cette concession faite à François Boivin.

Il a quelques démêlés avec ses semblables, puisque les *Jugements et Délibérations du Conseil Souverain* mentionnent quelques plaintes portées contre lui, et la chronologie s'achève avec le document que le *B.R.H.* de décembre 1938 signalait: en 1675, François Boivin, à peine âgé de 60 ans, est hospitalisé à l'Hôtel-Dieu de Québec, étant atteint "d'une paralissie qui lui a entrepris la moitié du corps". Se croyant incurable, il lègue tout ce qu'il possède à l'hôpital, s'il doit y mourir. Et le voile tombe sur ce nom qui apparaît plusieurs fois au greffe des notaires de Trois-Rivières et de Québec, aux temps héroïques de la Colonie. A l'Hôtel-Dieu, les registres d'inhumation manquent pour les années qui suivent immédiatement 1675. A Notre-Dame de Québec, on ne retrace pas non plus l'inhumation de François Boivin.

Il ressort de cette étude, que le correspondant du *B.R.H.* peut trouver ici quelques réponses précises à ses questions: François, Charles et Guillaume Boivin sont frères. Tanguay les dit natifs de St. Laurent de Rouen, mais il ne donne pas la source de ce renseignement. François arrive ici veuf, très probablement, avec ses frères, célibataires, et son neveu, fils d'un frère de Rouen aussi. Ils sont d'abord aux Trois-Rivières où leur neveu, Pierre, fils de Pierre, épouse une canadienne des environs, en 1664. Ils étaient donc Normands, et des hommes de foi, consacrés, les uns aux missionnaires de la Colonie naissante, et l'autre, à élever des églises et des chapelles.

J. B.

ACTE DE M. DANRÉ DE BLANZY (8 JUIN 1760)

Aujourdhuy est comparu Devant les notaires Royaux de Laville etjurisdiction rovale demontréal En lanouvelle france soussignes M. Etienne Montgolfier pretre Et Superieur de Mrs les Ecclesiastiques du seminaire de st Sulpice de paris etabli amontreal y demeurans audit Seminaire sis rue Notre-dame Lequel a apporté pour minute à Danre DeBlanzzy L'un des notaires soussignés Le testament de Mre henry Marie Dubreil depontbriant Eveque de quebec qui est decedé cejour dhuy surl'es trois heures de relevée ledit testament escrit sur une feuille depapier a lettre recto et verso dupremier feuillet Et lequel testamentledit sieur comparant déclaré luy avoir ete mis En mains parleditdefunt Sieur Seigneur Evequede Quebec peu detemps avant son decès — Signé Entier h.m. Eveque de quebec date Du per may mil septcens soixante commençant par ces mots, surlerecto dud premier feuillet aunom dupere dufils etdu stEsprit je soussigné ayfait ceresent testament le verso dudit feuillet commençant aussy par ces mots tousles effets tousles meubles finissant par ces autres mots, Etde rechef Le contenu du present testament ce premier may mil sept centsoixante h.m. Eveque dequebec Le surplus duVerso dud feuillet Et le Second feuillet En papier est En Blanc, E ale dSr Montgolfier requis ledit Me Danré deBlanzzy delemettre au Rang de ses minutes pour luy en Delivrer des expeditions Et a qui il appartiendra cequiluy a été octroye apres quil L'a-Signe et paraphé En presencedesdnores soussignes etquil a ete observé qu'a la treizième ligne du recto du premier feuillet escrit il y alemot dont rayé qua la trentième ligne ilyale mot dont en surligne Et a la derniereligne durecto du dit premier-feuillet il y alemot ainsi rayé, qu ala seizième ligne duverso dud feuillet il yaunmot rayé dont acte fait Epasse amontreal estudes l'an mil sept censSoixante Le huit juin cinq heures ou Environ derelevée EtaSigne

Montgolfier
Bouron
DanreDeBlanzzy

TESTAMENT DE MGR DE PONTBRIAND,
EVÊQUE DE QUÉBEC

Au nom du pere, du fils, et du st esprit soussigné ay fait ce present testament olographe en supposant tout ce qui se met à la tête de ces sortes dactes, me contentant de me recommander aux prieres de tout mon diocesse, et protestant que je veux vivre et mourir dans la foy catholique, apostolique et romaine :

1. je donne à mon frère de Nevet (?) tout mon bien de patrimoine et arrerages et ce qui pourroit me revenir à titre de succession a la charge a lui de payer a monsieur detonancour les neuf milles livres que je lui dois aux termes de mon billet scavoir trois mille livres en mars 1761, autant en 1762 et enfin autant au meme mois en 1763;

2. je donne à mes soeurs de la visitation toutes mes croix et mes anneaux à lexception de laneau ou ilya un crucifix quon doit donner a m. delamotte picquet;

3. je donne a mes domestiques les gages entiers de l'année courante quand elle ne feroit que commencer, de plus deux cent livres de gratification, de plus à partager entre eux tous mes habillemens qui mont servi et mon linge dusage, mouchoirs, specialement tout ce qui est destiné pour mon entretien;

4. je donne à m briand mes burettes dargent et le plat ovale;

5. je donne à m st hubert trois cent livres de gratification;

6. je donne à lhospital general tout mon linge deglise mes cintures mes gans de ceremonies mès mitres comme les ayant fait en tout ou en partie.

7. mon enterrement dans la paroisse ou je mourerai on n'ajoutera rien au ceremonial gratifications honetes au medecin, chirurgien, apoticaire, bien payer les gardiens et me me mes domestiques sils enseroient en partie. m. de montgolfier decidera de tout.

8. tous mes papiers secrets de famille et autres à m mongolfier;

9. tous mes livres quon pourra ramasser a mon successeur pour lui ou pour une bibliotheque publique ou episcopa-

le toute reflexion faite je donne tous mes livres au seminaire de montreal.(1)

11. je dois à m briand environ deux mille trois cent livres parce quil faut rabattre sur le billet et faut sen rapporteralui

12. comme presens au seminaire de (St) sulpice qui prend de moy un soin particulier et dont je suis extremement reconnaissant que nay aucune convention avec eux jelui abandonne tous les effets, tous les meubles toutes les provisions que jy ay apporte et qui y sont et pouroient venir defrance, toute mon argenterie meme deglise montre, pendule, couvert, linge, tout largent queje pourois avoir en quelque espece quil soit, tout cequi pouroit mestre du icy et par verroneau et aparis Si par evennement mrs duseminaire ne voulaient pas accepter tout cequeje leur laisse pour les dedomager des depenses quil font pour moy, mon intention pour lors est dedonner cequils refuseroient à lhôpital général de montreal pour etablir des appartements en faveur des pretres infirmes et incapables de servir. Je nomme pour executeur du present testament monsieur de montgolfier ou a son defaut jenomme m briand chanoine et à son defaut m marchant curé missionnaire deboucherville Ce present testament aura lieu soit que lepays demeure a lafrance soit quil passe en des mains etrangeres et revoque tout autre testament quoique qua ma connaissance ilnyen est aucun. a montreal ce ving cinq avril mille sept cent soixante.

henri marie dubreil de pontbriand

Evêque de Quebec

approuvee, rature neuf et de rechef le contenu dupresent testament ce premier may mille sept cent soixante. h. m. eveque dequebec.

paraphé audesir delactede depost passedevant les notaires soussignes cejourdhy huit juin mil septcenssoixante.

DanreDeBlancy

Montgolfier

Bouron

(1) Le numéro 10 inexistant au présent testament.

LE COMMERCE DU FOIN ET L'ORIGINE D'UN SQUARE

Aux siècles passés, le foin avait autant d'importance qu'en ont de nos jours le pétrole, l'essence, la "gazoline". Ce qu'il en fallait pour nourrir tous les chevaux du Montréal d'hier. Songez que les compagnies de tramways, de diligences, de camionage étaient obligées d'avoir des quantités de beaux et bons animaux de traits. Toutes les hôtelleries avaient des omnibus particuliers à l'arrivée des trains ou à l'occostage des bateaux. Nombreux étaient les fiacres, doubles ou simples. Épiciers, laitiers, boulangers, marchands et commerçants de ci ou de ça, tous avaient des voitures de livraison. Même les professionnels et les rentiers se devaient de posséder voitures de promenade pour l'été ou l'hiver.

Aussi voyez les anciennes rues : chaque demeure avait une "porte de cour" autrement dit un passage de la rue à la cour, pour communiquer avec les écuries et les greniers où s'entassaient les aliments des "solipèdes".

En quelques quartiers modernes, écuries et greniers longeaient des ruelles, ce qui permettait de remiser facilement, voitures, chevaux, foin, avoine et paille.

Où les citadins se procuraient-ils le foin pour leurs bêtes de trait?

* * *

Sous le régime français, nous ne trouvons pas la preuve que les cultivateurs vinrent vendre du foin ou de la paille, soit sur le marché de la Place Royale, soit à la Place Notre-Dame, aujourd'hui la Place d'Armes.

Cependant, à partir de la fin du 17^e siècle, nous constatons qu'il vint du foin en bateaux et en grands canots (1697) qui accostaient, vis-à-vis la chapelle Bonsecours, tout comme cela se faisait deux siècles plus tard.

Vers 1810, l'on songea à utiliser un ancien petit lac ou marécage à l'ouest de la rue McGill, entre les rues Bonaventure et Craig et on y établit le marché à foin et à bois. Puis vers 1815, on construisit sur cet emplacement un bâtiment pour loger une pesée et une pompe à incendie. Et ce fut l'un des endroits où l'historien Michel Bibaud, nommé inspecteur

des poids et mesures, aimait arrêter lorsqu'il demeura, dans le florissant faubourg St-Antoine.

En 1841, le marché fut prolongé jusqu'au Beaver Hall. A une certaine époque on l'appela *Square des commissaires*, puis en 1860 lors de la visite du Prince de Galles on lui donna le nom de Victoria. Ce marché-square fut transformé en jardin quand on l'orna d'une statue de la souveraine de l'empire (1872) et qu'on l'agrémenta d'un jet d'eau (aujourd'hui disparu).

Vers 1865 le marché à foin fut installé au sud-est du Carré Chaboillez, à l'endroit où il y eut un moulin à scie, une tannerie, puis le deuxième collège de Montréal.

Aujourd'hui, ce marché est déserté, un viaduc le traverse et la vente du foin diminue en raison directe de l'augmentation du nombre des automobiles.

Quand les voitures à chevaux dominaient, à l'automne et à l'hiver, les voyages de foin sillonnaient les rues en toutes directions. Alors, le foin n'était pas pressé, un "voyage" se composait de bottes sur bottes.

Les anciennes gravures nous font voir des files de traîneaux chargés, venant du sud et traversant le Saint-Laurent, gratuitement, sur le "pont de glace".

Ceux qui préféraient avoir le foin en petite quantité trouvaient des fournisseurs ou détail dans tous les coins, aussi, l'avoine et la paille.

L'été, l'automne, le foin foisonnait sur le marché. L'Europe en achetait grandement, à ce point que l'un des gros exportateurs canadien-français en expédiait outre-mer de fortes charges. Il faisait gros d'argent et portait fièrement le titre de "roi du foin". Comme distraction, ce *roi*, s'adonnait à l'astronomie et ses enfants se prénommaient :

Vesta	—	Alsace	—	Lorraine	—	Flammarion
1882		1886		1888		1890

A cette époque, Camile Flammarion jouissait d'une renommée mondiale et ses ouvrages scientifiques avaient une vogue incroyable. Ayant eu l'honneur de correspondre avec le grand savant, notre roi du foin lui avait voué ainsi qu'à la France un véritable culte.

E.-Z. Massicotte

JOSEPH GRÉGOIRE LE PÈRE DES CANADIENS DU LAC SUPÉRIEUR

Parmi les Canadiens qui fondèrent des villes dans l'Ouest et les États-Unis, il conviendrait d'ajouter le nom de Joseph Grégoire que T. St-Pierre dans ses "*Canadiens du Michigan*" (1) appelle le père des Canadiens du Lac Supérieur. Il a, dit-il, donné son nom à Grégoireville dans le comté de Houghton.

Né le 5 août 1833, Joseph Grégoire, fils de cultivateur et petit-fils d'un soldat de Carillon, partit à 21 ans pour le lac Supérieur, en 1854. Sa première étape au Michigan, ce fut la mine Norwich dans le comté d'Ontanagon. Il passa à cet endroit l'hiver de 1854-1855. Au printemps, il se rendit à Superior City, où il fut employé à la construction d'un quai qui existait encore à sa mort. Il servit d'abord comme bûcheron, puis comme équarrisseur, puis comme menuisier; il ne tarda pas à devenir contremaître. Il fournit le bois à la première scierie érigée à Superior City. En 1856 il se fait entrepreneur; il construit à Duluth le premier quai et le premier entrepôt. On affirme que ce fut lui qui pilota le premier bateau qui accosta au quai de Duluth qu'il venait de terminer. Avec des associés il fonda le village de Portland mais l'entreprise ne réussit point et il perdit presque tout. En 1859, il se rendit à Houghton comme entrepreneur. En 1860 il achète une terre à bois; il fournit les billots pour la première scierie de Ripley sur le lac Portage. En 1865, il acquit un bateau remorqueur; il fait un contrat pour 7,000 cordes de bois de chauffage pour les mines. En 1867 il s'associe à Louis Deschamps et à Joseph Normandin, pour l'érection d'une scierie à Porch Lake, à l'endroit occupé par Grégoireville. En 1872, il acheta la part de ses associés et il agrandit son moulin. Il fit ériger une fabrique de portes et chassis. A peine était-elle terminée que le feu détruisit le moulin ce qui amenait une perte totale de \$20,000. Sans hésiter, il installa ses machines sous des tentes, et il put exécuter tous ses contrats. Presque toutes les maisons de Grégoireville étaient occupées par des employés au moulin. Il établit une école et un magasin. Il fut président de la

(1) T. St-Pierre, *Histoire des canadiens du Michigan*, Montréal, 1875, pp. 274-277.)

commission scolaire. En 1884-1885, il fit le voyage d'Europe, et les années suivantes il passa une partie de l'hiver en Californie. En 1884, il fut élu député par le comté de Houghton. Vers 1895 il était président honoraire de la Société Saint-Jean-Baptiste de Lake Linden.

S'il manquait de culture, il était un esprit logique et perspicace, un meneur d'hommes.

Il mourut le 29 juillet 1895. Les funérailles eurent lieu en l'église Saint-Joseph; il fut inhumé dans le cimetière de "Mount Calvary" à Lake Linden. Dès qu'il fut arrivé à la prospérité il fit venir au lac Supérieur sa mère, trois de ses frères, deux de ses soeurs qui tous moururent dans ces parages. Les descendants de tous ceux-ci vivent encore à Lake Linden et aux environs.

ENGAGEMENT DE JOSEPH ROBERGE ENVERS
JOSEPH CADET, MARCHAND BOUCHER DU
ROI (J.-C. PANET, 14 NOVEMBRE 1756)

Fut présent le Sieur Joseph Roberge, habitant de Beaumont, paroisse St-Charles, de présent en cette ville lequel s'est par ces présentes volontairement engagé et obligé envers le Sieur Joseph Cadet, marchand Boucher du Roy en cette ville, à ce présent et acceptant de fournir et livrer aux Cadiens de présant réfugiés à Beaumont et saint Michel suivant le Rolle qui luy en a esté procuré ou remis par le dit sieur Cadet à chacun une demi livre de Boeuf ou un quarteron de lard par chaque jour Et aussy à chacun quatre onces de pois par jour et ce pendant l'espace de six mois à compter du premier décembre prochain et continuer pendant les dits six mois consécutifs, s'obligeant même de faire ces mêmes fournitures que cy dessus aux Cadiens qu'il plairoit à Monseigneur l'Intendant y envoyer pendant le cours des dits six mois de tems: Promettant et s'obligeant de faire les dittes fournitures à peine d'y estre contraint par toutes voyes due et raisonnable Et a peine de telles punitions qu'il plairoit à Monseigneur l'Intendant luy imposer faute de continuer les dittes fournitures, y obligeant ses personne et Biens: Et de son côté le dit Sr Cadet promet et s'oblige de payer au dit Sr Roberge la ration de

lard et de Boeuf a raison de six sols la livre de Boeuf et douze sols la livre de lard et les pois à raison de six livres le minot à compte desquelles fournitures le dit Sr Roberge reconnois par ces présentes avoir reçu la somme de douze cent livres d'avance du dit Sieur Cadet car ainsy &c promettant &c oblig &c fait et passé à Québec Etude de Me Panet l'un des notaires sous-signés l'an mil sept cent cinquante six le quatorze novembre avant midy Et a mon dit Sr Cadet signé et le dit Roberge déclaré ne scavoir écrire ny signer de ce inter pelle suivant l'ordonnance lecture faite.

*J. Cadet
Barolet
Panet*

TROIS GÉNÉRATIONS DE DÉPUTÉS

Nous avons vu dans la province de Québec le père, le fils et le petit-fils membres de la Chambre d'Assemblée, de la Chambre des Communes ou de l'Assemblée législative, chacun à son tour, mais le cas particulier que nous voulons signaler est unique, croyons-nous. Le père, le fils et le petit-fils députés du même comtés pendant plus de trois quarts de siècle. M. Jean-Baptiste Pouliot, notaire, de la Rivière-du-Loup (en bas) fut député de Témiscouata à la Chambre d'Assemblée de 1863 à 1867 puis député du même comté à la Chambre des Communes de 1874 à 1878. Le notaire Pouliot décéda à la Rivière-du-Loup le 18 octobre 1888. Charles-Eugène Pouliot, fils de Jean-Baptiste Pouliot, fut à son tour élu député de Témiscouata à la législature de Québec en 1890. Il garda ce siège jusqu'en 1892. Aux élections générales de 1896, M. Pouliot fut élu député de Témiscouata à la Chambre des Communes. Il garda ce siège jusqu'à sa mort arrivée prématurément le 24 juin 1897. La mort brisait là la carrière d'un homme de grands talents qui aurait rendu de bons services au pays. M. Pouliot laissait un fils, Jean-François Pouliot, né le 28 mars 1890. Admis au barreau en juillet 1914, M. Pouliot fut candidat dans le comté de Témiscouata pour la Chambre des Communes aux élections de 1921, mais il fut défait par M. Charles-A. Gauvreau. A la mort de M. Charles-A. Gauvreau,

en 1924, M. Pouliot fut de nouveau candidat dans le même comté à l'élection partielle du 1er décembre 1924. Elu cette fois, il a été réélu en 1925, 1926, 1930, 1935 et 1940. C'est une marque flatteuse de confiance et de fidélité que les électeurs de Témiscouata ont donné à la famille Pouliot pendant ces soixante-dix-huit ans.

RÉPONSE

L'Ecole de Réforme de l'île aux Noix (XLVII, p. 207)— Le rapport préliminaire du Bureau des Inspecteurs d'Asiles, Prisons, etc., pour 1859 donne les renseignements suivants :

“La Prison de Réforme des jeunes délinquants pour le Bas-Canada fut établie à l'île aux Noix dans le mois d'octobre 1858. Le 22 octobre, 47 détenus étaient transférés du pénitencier provincial, et, le 27 octobre, 4 garçons et une fille arrivaient des assises de Montréal, et le 15 novembre, 6 autres prisonniers furent envoyés de la même cité, faisant en tout 58 détenus au 31 décembre 1858.”

E.-P. C.

QUESTIONS

Parfois l'on rencontre, dans le Canada français, des sobriquets très bizarres, mais nul ne l'est plus que celui de *peau de vache* attribué à une branche de la famille Pelletier de la côte sud.

Au sujet de l'origine de ce sobriquet, voici ce qui me fut raconté : Un certain membre de la famille susdite, étant allé à la chasse à l'orignal en avait tué une femelle, une *vache* originale. Revenu chez lui, notre Nemrod avait fait confectionner en peau de carriole le fruit de sa chasse.

Or, un jour, la peau de carriole disparut ; avait-elle été perdue, volée, je l'ignore, mais le fait reste que le propriétaire en fut fort attristé, et, pendant un certain temps, demandait à toute personne qu'il rencontrait s'il avait vu sa peau de vache originale”. On prétend même qu'il aurait fait annoncer sa perte à la porte de l'église, voir même du haut de la chaire de plusieurs paroisses de la rive sud.

J'ignore si l'article fut jamais retrouvé, mais il semble que le propriétaire fut désormais connu sous le nom de "peau de vache originale", vite abrégé en "peau de vache", sobriquet qui a subsisté depuis.

Quelqu'un pourrait-il me dire *qui* était le premier à qui fut appliqué le sobriquet en question et aussi si l'histoire donnée ci-haut est bien le vrai récit de l'origine du surnom?

Chercheur

Certains descendants de Peter (Pierre) Stuart, marié à Saint-Thomas le 10 janvier 1704 à Louise Morin, sont qualifiés "Stuart dit de Beaujeu".

En autant que nous avons pu le savoir, cette famille Stuart n'a aucune alliance ou rapport avec la famille canadienne des de Beaujeu.

Quelqu'un pourrait-il me donner l'origine de ce surnom?

Chercheur

LE PREMIER ÉCLAIRAGE ÉLECTRIQUE

Dans le B.H.R. du mois d'août 1941, à la page 253, il est question du premier éclairage électrique au Canada et on y mentionne la ville d'Ottawa comme la première à éclairer ses rues à l'électricité. En effet, cette ville fut la première à utiliser l'électricité au point de vue commercial. A la chute de la Chaudière, le moulin Young s'en servit dès 1882. Le Sénat canadien s'en éclaira en 1884. Mais la première ville qui éclaira ses rues au moyen d'électricité fut celle de Pembroke qui inaugura son système pour l'éclairage des rues et des maisons, le 8 octobre 1884. La capitale ne fut pas lente à suivre cet exemple et le 1er mai 1885, la ville accorda un contrat à la compagnie Ottawa Electric (qui existe encore de nos jours) pour l'installation de 165 lampes sur les rues Wellington, Sparks, Sussex, Rideau et Bank.

Lucien Brault